

# Sur les traces de Monsieur M : Aventures et recettes de Henri Maté

Autor(en): **Herzog, Samuel / Maria, José**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): - **(2003)**

Heft 1: **fiction**

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-625550>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Sur les traces de Monsieur M: Aventures et recettes choisies de Henri Maté

Le 17 juin 1964, à Bordeaux, le Professeur Heinrich Carl Matteiuszki, psychiatre viennois, fut arrêté par la Gendarmerie Nationale. Non pas parce qu'il avait une liaison avec la femme du maire, comme beaucoup le supposèrent d'abord, mais parce qu'il était en réalité maître-coq sur un bateau des Caraïbes et qu'il s'appelait Henri Maté. Que le professeur ne parlât pas un mot d'allemand n'avait jamais surpris personne – tout le monde était enchanté de pouvoir s'entretenir avec lui en français. Et les quelques termes qu'il susurrât en allemand dans les moments particulièrement dramatiques, «unbewusst» (inconscient) ou «Triebkonflikt» (conflit de pulsions), avaient largement suffi à rappeler à chacun de temps à autre les origines autrichiennes du professeur<sup>1</sup>.

### *Avec les meilleures recommandations*

Pendant les deux ans qui avaient précédé son arrestation, le professeur avait exercé dans son propre cabinet, au centre de Bordeaux, à la rue des Augustins 43. Avec un succès honorable, ce qui n'étonnait personne – le professeur étant venu tout droit de la Salpêtrière avec les meilleures recommandations. Et les diplômes qui tapissaient les murs de sa salle d'attente, même s'ils étaient rédigés dans un allemand incompréhensible, illustraient bien l'étendue des compétences du maître. Lorsque l'on pénétrait dans le cabinet, le professeur vous accueillait, le dos à un immense mur de livres dont il semblait sortir.

Le professeur traitait selon une méthode qui lui était propre: sa «thérapie alimentaire» consistait à toujours parler avec ses clients de denrées alimentaires et de leur préparation – de manière à parvenir aux conflits qui sous-tendaient les difficultés de ses patients. Dans les cas graves, il faisait même commencer la thérapie dans la cuisine, où il préparait des plats simples avec ses clients – des recettes expérimentales basées sur des ingrédients qui joueraient un rôle d'une manière ou d'une autre dans la suite du traitement. Pendant ces deux ans, le professeur avait même tenu un journal de bord de son travail thérapeutique, où il consignait non seulement des réflexions sur ses patients, mais aussi les recettes qui avaient été inventées au cours de la thérapie<sup>2</sup>.

Ce fut un collègue jaloux de Bordeaux qui le dénonça à la police. Se doutant de quelque chose, il avait pris ses renseignements à la Salpêtrière, où l'on ne connaissait naturellement

aucun Professeur Heinrich Carl Matteiuszki – mais un patient du nom aux consonances analogues de Henri Maté qui figurait dans les archives. En 1961, il avait été livré par la Gendarmerie comme charlatan notoire – l'enquête avait conclu à une présomption de schizophrénie. «Il se considérait comme un grand artiste», déclarait Paris, «mais ce n'est qu'un cuisinier». Effectivement, le professeur avait exploité une petite galerie entre 1958 (ou 1959) et 1961 à la Rue du Couédic dans le 14<sup>e</sup>. Il y vendait de l'art indigène de l'île Morrell, un îlot situé entre la Californie et le Japon, au nord-ouest de l'archipel de Hawaii. Les prix très modestes et les pièces originales qu'il proposait lui valurent rapidement une clientèle considérable. De plus, pour ses meilleurs clients, il organisait de temps en temps des *Patisoups*, des soirées ethno-folkloriques dans l'arrière-salle de la galerie, où vêtus seulement d'un pagne et assis sur des nattes, les invités se servaient à la même marmite de soupe. Naturellement, Maté cuisinait cette soupe à la manière des indigènes de Morrell – et assurait qu'autrefois, la même recette avait servi à préparer la viande des ennemis abattus au combat. C'est certainement cette connotation de barbarie qui attirait de plus en plus de clients, d'abord dans la lumière crue de la galerie, puis dans l'arrière-salle éclairée par quelques bougies où cuisinaient d'obscurités nourritures.

Les choses prirent une fin abrupte lorsque le professeur renvoya sa femme de ménage pour avoir volé de l'argent. Rongée par le remords, celle-ci décida de se venger. Ainsi, elle raconta aux meilleurs clients du professeur que Maté fabriquait lui-même tous les objets d'art des indigènes de Morrell, dans un atelier au-dessus de la galerie. Comme le client ne voulait pas la croire, elle alla même plus loin, lui ouvrant la porte de l'atelier avec un double de la clé qu'elle avait gardée avec une prévoyance ménagère.

Bientôt, la police intervint et arrêta le galeriste pour falsification d'objets d'art ethnologiques de l'île Morrell. Toutefois, les soirées culinaires ne figuraient à aucun endroit dans les procès-verbaux. L'enquête révéla une surprise de plus: il y avait bien une île Morrell attestée dans des atlas comme le *Times Atlas* ou les cartes de la *National Geographic Society*, mais les experts de la société de navigation maritime française étaient unanimes: une île de ce nom et dans cette région du monde n'avait jamais existé. Un capitaine Benjamin Morrell avait inventé cet îlot



légendaire vers 1820 pour trouver des sponsors disposés à payer ses voyages aventureux<sup>3</sup>.

La présomption de falsification, dans le cas de Maté, était donc nulle – et comme le galeriste maintenait que toute l'entreprise devait se comprendre comme une œuvre d'art, les gendarmes le firent finalement embastiller à la Salpêtrière. Il y resta une bonne année, fit preuve d'intelligence et commença même à s'occuper intensivement de psychologie. Il fut relâché en hiver 1962 et réapparut peu de temps après à Bordeaux sous le nom de Professeur Heinrich Carl Matteiuszki.

#### *A pied à travers l'Europe*

La Gendarmerie de Bordeaux poursuivit son enquête et découvrit que le professeur était effectivement né le 24 décembre 1919 à Sentores, comme l'attestait le passeport de Henri Maté. Les vérifications des autorités de Santa Lemusa révélèrent que cet enfant difficile avait déjà dû se louer à l'âge de 14 ans comme mousse sur divers cargos des Caraïbes. Il y avait bien des années que la famille n'avait plus entendu parler de lui, et elle ne semblait guère s'intéresser à son destin. Les gendarmes découvrirent également que le professeur avait débarqué en 1954 du Lorbas dans le port de Marseille. Sur ce petit cargo, il avait effectivement été maître queux, plus exactement cuisinier et bonne à tout faire. Ensuite, on perd sa trace pendant environ trois ans – le professeur lui-même affirmait qu'il les avait passés «à parcourir l'Europe à pied» et à visiter l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, l'Italie et la Grèce. Mais il n'a pas été possible de confirmer ni d'infirmer ces déclarations.

On retrouve sa trace à Lyon en août 1957. Pendant un été, sur l'étang du *Parc de la Tête d'Or*, il y avait exploité une sorte de restaurant flottant, un *Laboratoire culinaire*, comme il l'appelait. Comme il ne fallait pas de patente pour ce radeau-cantine, il n'y aurait guère eu, dans ces troubles années cinquante, de raisons de faire intervenir la police. Mais ce fut encore un concurrent – il exploitait un petit café sur la rive de l'étang – qui lança la police à ses trousses: en effet, il prétendit que l'on servait de la chair humaine sur le radeau. Et si la police trouva effectivement sur la carte un texte décrivant abondamment des faits concernant le cannibalisme international, elle ne trouva pas trace de chair humaine dans la cuisine, garnie par ailleurs des ingrédients les plus rares. En tout état de cause, le local du professeur fut fermé.

Henri Maté avait essayé d'attirer ses clients avec un dépliant publicitaire servant aussi de carte, sur la couverture duquel il

avait placé un texte sur le cannibalisme. Une de ces cartes a été conservée<sup>4</sup>. Le cannibalisme est en train de passer de mode, y écrivait Maté, raison pour laquelle il conseillait une visite à son *Laboratoire culinaire*, «c'est tout aussi excitant». Au dos de la carte se trouvait un deuxième texte, qui décrivait en termes fleuris la cuisine de Lyon avec toutes ses spécialités. Il est encore plus excitant, lisait-on à la fin du texte, de rendre visite au *Laboratoire culinaire sur le Lac de Lyon* au milieu du *Parc de la Tête d'Or*. Sur les pages intérieures de la carte, Maté proposait divers mets aux noms étranges. Leurs descriptions succinctes étaient accompagnées de petits textes légèrement érotiques. Maté espérait bien que la dégustation de ses plats provoquerait chez ses clients les fantasmes correspondants. Aujourd'hui, on considérerait ce laboratoire comme une tentative de gastronomie-aventure avant la lettre<sup>5</sup>. On ne sait pas comment Maté s'était procuré ce radeau sur l'étang. Mais quelques cartes postales ont été conservées, souvent remplies des deux côtés de petites histoires et de recettes, en partie en créole, en partie en français, certaines à la plume, mais le plus souvent au crayon et dans une écriture si minuscule qu'elles ne se lisent pratiquement qu'à la loupe. Ces cartes prouvent que Maté expérimentait vraiment diverses techniques de préparation: des ingrédients sont biffés, d'autres sont ajoutés, les temps de cuisson sont modifiés, les phases inversées. Il y a même parfois de petites esquisses de présentation sur l'assiette. Ces cartes se trouvent aujourd'hui en possession de Christina Soime et au *Bèl Bato*, il arrive régulièrement que des plats cuisinés selon les instructions de préparation d'Henri Maté soient proposés<sup>6</sup>. Certaines recettes ont même franchi les portes du restaurant et sont très appréciées dans toute l'île – par exemple le *Piebò*, le *Kracha*, le *Kokonèg Tjilt* ou le *Lonbraj*, que l'on aime cuisiner à la mode du professeur. Et il n'est guère étonnant que la préparation de ces plats sur l'île Santa Lemusa, où l'on aime les histoires et les légendes, soit tout naturellement l'occasion de reparler du Professeur, de ses aventures en Europe lointaine, et de les colorer un peu plus, bien sûr, qu'elles ne l'étaient déjà. Apparemment, les seuls à ne pas apprécier sont les membres de la famille de Henri Maté.

#### *Art culinaire et psychologie*

Les recherches de la Gendarmerie de Bordeaux furent donc exhaustives, mais elles n'ont pas permis de constater des faits vraiment criminels – mis à part les faux titres et le faux nom que



le cuisinier avait accrochés à la porte de son cabinet. Un professeur de linguistique allemande, qui avait été consulté pour examiner les diplômes, révéla qu'il s'agissait de poèmes de Heinrich Heine, recopiés à la main et avec une abondance de fautes. La grande bibliothèque consistait en un mélange bariolé d'ouvrages de psychologie, de cuisine et de science nutritionnelle. Il n'y avait là pas de quoi réunir les éléments d'un procès. Et comme les clients interrogés, même si certains se montraient assez irrités, refusaient purement et simplement d'entreprendre des démarches juridiques contre leur soi-disant médecin, la police, en désespoir de cause, fit appel à un véritable psychiatre. Après un entretien de plusieurs heures, celui-ci quitta la cellule en secouant la tête: «Il tient ses actions pour de l'art – que faire dans un cas pareil?»

Il ne restait pas d'autre solution à la Gendarmerie de Bordeaux que de remettre en liberté le faux professeur. Depuis, la trace de Henri Maté s'est perdue. Certains prétendent qu'il a émigré aux Etats-Unis. D'autres croient qu'il est revenu à Santa Lemusa. Mais Christina Soime est persuadée du contraire: «S'il était dans l'île, je le saurais. S'il est encore en vie, il est encore en France, j'en suis sûre. Et Dieu seul sait ce qu'il y fabrique...»<sup>7</sup>

<sup>1</sup> De nombreuses informations ayant servi de base à cet article nous ont été données par Christina Soime (née Carlier), propriétaire du restaurants *Bèl Bato* sur la rive de la Miosa. Elle fut l'une des patientes du Professeur jusqu'en 1964 et s'installa à Santa Lemusa vers la fin des années 1960.

<sup>2</sup> Christina Soime est persuadée que la famille Maté est en possession de ce livre de bord. Cependant, d'après Chantal Maté, une petite-nièce du Professeur, il a dû se perdre à Bordeaux.

<sup>3</sup> Les marins ont toujours découvert des îles que l'on n'a jamais pu retrouver ensuite. Au cinquième siècle, le moine Brendan est parti avec ses compagnons à la recherche du Paradis – et l'on dit qu'il l'a effectivement trouvé. Un autre exemple éminent est l'île de Buss, que le capitaine Martin Frobisher découvrit en 1578 entre le Groenland et l'Islande. Le navigateur américain, Donald S. Johnson, décrit plusieurs de ces phénomènes dans son livre *Phantom Islands of the Atlantic: The Legends of Seven Lands That Never Were* (Walker & Co., 1996) (*Illes fantômes de l'Atlantique: les légendes des sept îles qui n'ont jamais existé*).

<sup>4</sup> Nous tenons à remercier ici encore une fois Christina Soime, qui nous a permis de reproduire l'exemplaire de la carte en sa possession.

<sup>5</sup> A la fin du texte sur le cannibalisme et la cuisine de Lyon, on trouve une indication de sa source. Il s'agit d'un livre sur les cuisines du monde (*Le monde à table*), publié par Doré Ogrizek en 1952 aux éditions Odé. Nous n'avons pas pu déterminer plus exactement l'origine des textes de l'intérieur de la carte – il est vraisemblable qu'ils sont de la plume de Maté. Les noms de certains plats ont une consonance créole, mais il n'est possible de les traduire avec certitude que dans de rares cas.

<sup>6</sup> C'est encore Christina Soime qui nous a fourni des copies de ces cartes. Elle s'est également chargée de transcrire les recettes, qui sont présentées aux pages suivantes.

<sup>7</sup> Une première version de ce texte, dont l'essentiel est de José Maria, est paru le jeudi 21 novembre 2002 dans la *Wochenzeitung* (p. 20).

## De la fin de la réalité à la fiction. Ou pourquoi l'art tombe en décrépitude avec Saddam Hussein

Derrière une tranchée – probablement dans le nord de l'Irak – quelques combattants kurdes se mettent à couvert; parmi eux, une journaliste américaine, qui plonge également, toutefois sans cesser de parler dans un microphone à peine encore visible dans le bas de l'image; on entend alors quelqu'un crier, tous s'allongent au sol en un clin d'œil, quelques-uns protègent leur tête de leurs bras. La reporter se couche aussi, elle tourne la tête sur le côté, regarde dans la caméra, qui reste braquée sur elle. Elle explique qu'on est en train de leur tirer dessus, d'une voix un peu affaiblie; puis on entend un cri de fin d'alerte; tous se relèvent, les combattants et la reporter; certains tendent le bras vers l'arrière, il semble que des tirs d'artillerie y aient eu

lieu. On a probablement tiré sur la petite troupe. On ne sait pas, on n'a pas de renseignements; la caméra reste fixée opiniâtrement sur la journaliste qui s'essaie indéfiniment à l'art du verbiage redondant.

Ou bien: une image verte et tremblotante apparaît, au besoin, et avec un peu d'imagination on y voit une ombre se déplacer. Sur un bruit de fond impressionnant, on entend le rapport d'un reporter soi-disant du front, raccordé à l'antenne par vidéophone. On supposerait plutôt qu'il stationne quelque part sur mars; mais il pourrait tout aussi bien être assis dans une chambre d'hôtel, à New York ou à Kuwait City, et rendre compte aux télé-spectateurs de ce qu'il a vu justement à la télévision pendant